

les biens, devra payer désormais de sa personne ; mais il faudra acheter des matières, soit en France, soit à l'étranger ; il faudra entretenir des usines ; après les dépenses de la guerre et de la marine, viennent celles des ponts-et-chaussées, l'entretien des ports, la construction et l'entretien des monuments et des autres édifices nationaux. Ce ne serait pas trop, je crois, surtout au moment où peut-être une guerre générale couve, de moitié pour tout ce que ces services peuvent exiger en 1848. Reste donc un milliard seulement disponible, ou 30 fr. par individu. Mais encore, j'y pense, nous devons beaucoup de rentes aux étrangers, qui ont eu confiance dans notre probité nationale. Tu consentiras bien à les payer. La république ne doit pas commencer ses relations avec eux par la banqueroute.

1er ouvrier.—Tu as oublié les intérêts et les remboursements de la caisse d'épargne. Ça, c'est sacré, il faut y pourvoir.

2e ouvrier.—Tu n'y penses pas. Dès qu'on aura tout partagé, la caisse d'épargne serait entrée comme tout le reste dans le partage.

1er ouvrier.—Et mes 3,000 fr. donc ?

2e ouvrier.—Tes 3,000 fr. seront confondus dans les 6,000 fr. qui te reviendront pour ta part.

Le 1er ouvrier laisse échapper un *hum* à demi étouffé qui révèle peu de satisfaction.

2e ouvrier.—Et ta chaumière de Normandie aussi.

1er ouvrier.—Ma chaumière ! la chaumière de mon père ? Non, pour le coup, je ne veux plus de cela.

2e ouvrier.—Tu veux bien qu'on se partage les châteaux. Est-ce que tu es un communiste qui raye d'abord l'égalité ?

Continuons. Des 48 milliards restant après la déduction du numéraire, il faut déduire encore la valeur des terrains et bâtiments affectés aux services publics, tels que les palais, les administrations, les tribunaux, les églises, les temples, les prisons, les hôpitaux, les chantiers de construction, les routes, ponts et canaux, les mines, les salines, les casernes, les remparts et leurs chemins de ronde, les champs de manœuvres, les halles et marchés. Tout cela vaut bien 10 ou 12 milliards.

1er ouvrier.—Que le D... où donc as-tu appris tout ça que tu nous débités comme un ancien de la chambre ?—2e ouvrier.—Où tu aurais pu l'apprendre toi-même, si tu avais lu dans les journaux autre chose que la correctionnelle et les feuilletons.

1er ouvrier.—C'est que le reste est diablement embêtant.

2e ouvrier.—Tu vois bien que cela peut servir dans l'occasion. Reste donc 35 ou 36 milliards.

1er ouvrier.—Ah ! nous allons enfin les avoir !

2e ouvrier.—Oui et non... Ces évaluations sont celles des temps ordinaires, ou le prix de la propriété est entretenu par les achats, les ventes, les échanges de toutes sortes dont les richards font une grande partie. Dès que tout le monde aura reçu sa part égale, qui ne pourra être grossie, pour maintenir l'égalité, il n'y aura plus ni ventes ni achats, ni, par conséquent, de valeur... chacun cultivera la portion de champ, ou pêchera la portion d'étang, ou exploitera la portion de friche, ou habitera la portion de maison qui lui sera échuë en nature. Tel, quand il s'agira d'un grand château, pourra bien n'avoir en partage que quelques mètres d'une muraille ou d'un fossé ; tel autre quelques acres de grève ou de sable, ou de marais fangeux, dont il fera ce qu'il pourra. Toi, pour ton lot de 6,000 francs, taux actuel, tu deviendras peut-être propriétaire d'une fabrique d'allumettes chimiques ou d'une carrière de silex, qui aurait été fort avantageuse avant l'invention des fusils à capsules.

1er ouvrier.—Je ne sais pas faire les allumettes chimiques, et je me... de ta carrière de cailloux, qui ne servira plus. Si le communisme n'est que ça, à la fin des fins, je veux rester ouvrier.

2e ouvrier.—C'est aisé à dire ; mais ce n'est pas toi qui fera la loi. Qui est-ce qui te fournira du travail ? On ne fera pas beaucoup travailler, vois-tu ! chez une nation composée uniquement de propriétaires, comme tu vas le devenir, et moi aussi si tes rêves de communisme deviennent des réalités.

1er ouvrier.—La vérité de tout cela, c'est que je serai plus pauvre après avoir partagé les 50 milliards, que je ne le suis aujourd'hui.—2e ouvrier.—C'est probablement ce qui arrivera à tous ceux qui possèdent quelque chose.

1er ouvrier.—Alors tu avais raison, c'est des bêtises, une flouerie... Qui est-ce donc qui y gagnera ?—2e ouvrier.—Pardieu, ceux qui n'ont rien et qui ne veulent pas travailler pour avoir quelque chose. Mais si tu ne travailles pas beaucoup, tu ne serais pas dispensé pour cela de l'impôt pour les dépenses de l'Etat.

1er ouvrier.—Tiens, ne m'en parle plus. Pourquoi une armée ? Quelle nation étrangère sera assez bête pour attaquer une multitude de gueux qui ne pourraient pas même payer les frais de la guerre s'ils étaient vaincus ? Est-ce qu'ils auront besoin de vaisseaux, à moins que ce ne soit pour couvrir la mer d'une multitude de corsaires affamés ?... Et les routes : les hommes qui n'ont pas chez eux de quoi manger, est-ce qu'ils ont de quoi voyager ? Qu'est-ce que cela leur fait qu'il y ait des routes ? Chacun restera dans son trou, dans sa tanière, et nous redeviendrons de vrais sau-

vages, comme on dit que nous étions autrefois, bien avant la première révolution. Qu'il revienne, le grand Lyonnais avec son communisme. Il serait bien aise de mettre sa main dans mon plat, de partager dans mes 3,000 fr. de la caisse d'épargne, et ma mesure de Normandie ; et qu'est-ce qu'il apporterait à la masse, lui, le grand paresseux, le grand riboteur ? Quelque sottise ou quelque coups de poing, car c'est là tout ce qu'il possède. Merci ! qu'ils s'avisent lui et sa bande, de s'y frotter, et nous verrons. Cependant on dit qu'il n'y a pas que blouses et des bourgeois qui se font des communistes...

Un troisième interlocuteur, qui survint, rompit l'entretien, et je m'empressai de rentrer chez moi pour jeter sur le papier, tandis que j'avais la mémoire encore fraîche, les points les plus saillants de la conversation que je venais d'entendre.

Tout incomplète qu'elle soit, bien qu'elle ait laissé un grand nombre de points en arrière, elle m'a paru plus propre à faire un chapitre important du Catéchisme de l'ouvrier, que celui que j'avais écrit et que j'ai mis tout simplement au feu.

J.-P. SCHMIT.

(Catéchisme de l'ouvrier.)

L'AMI DE LA RELIGION ET DE LA PATRIE.

QUÉBEC, 12 JUIN, 1848.

NOUVELLES D'EUROPE.

JUSQU'AU 27 MAI.



Arrivée de l'ACADIA.

Dépêche Télégraphique.

Irlande.—Il y avait de l'agitation. Des clubs d'ouvriers parcourent les rues de Dublin. Quelques difficultés ont eu lieu entre eux et la police. Tout le pays a manifesté sa joie de l'issue du procès de Meagher et Mitchell. Des feux de joie se voyaient sur toutes les hauteurs. On craignait des insurrections. On soupçonnait que le gouvernement choisirait les jurés pour décider les accusations contre Mitchell. Le rappel languit.

France.—Le pays est plus tranquille qu'aux dernières dates ; néanmoins il règne encore beaucoup de troubles dans les départements. Il y eut une émeute sérieuse à Lyon. La grande fête s'est passée tranquillement à Paris ; mais il parait exister une différence d'opinions entre l'Assemblée nationale et les membres du gouvernement au sujet de quelques mesures.

—Le bruit court que Lamartine et Ledru-Rollin